

Nocturne
pour Stanislas

Annie Degroote

Nocturne pour Stanislas



© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2017.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0204-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Si l'on pouvait, maille par maille,
fabriquer du bonheur
Je tricoterai nuit et jour
Pour vous.*

Jacqueline Degroote,
à ses enfants et petits-enfants

... À toi, avec tout notre amour

*Les masques sont silencieux
Et la musique est si lointaine
Qu'elle semble venir des cieux...*

*Alcools, Guillaume APOLLINAIRE
(1880-1918)*

*Est criminel tout ce qui a pour effet
de déraciner un être humain
ou d'empêcher qu'il ne prenne racine.*

*L'Enracinement, Simone WEIL
(1909-1943)*

PRÉLUDE

« Venez ce soir, vous y entendrez Chopin. »

Chopin, je l'ai dans la tête depuis l'enfance. Ce nom seul me transporte. Pourquoi ? Pourquoi lui, en particulier ? Mon grand-père aimait passionnément le compositeur. C'est peut-être la seule chose dont j'étais certaine, enfant, à son sujet. Je ne l'ai pas connu. Mort depuis si longtemps. À mes rares questions le concernant, la famille restait évasive. Aujourd'hui, j'ajouterais « sur la défensive ». Une obscure sensation de non-dits emplissait certains silences, alourdissait certains regards. Seule ma grand-mère maternelle l'évoquait par quelques mots succincts : « Un homme bien », « un artiste méconnu », « des yeux si profonds », « une démarche ! ». Ma mère, elle, n'en parlait jamais et pour cause, elle venait de naître au moment du décès de son père. Longtemps, j'eus l'impression d'une histoire inachevée. Je m'étais mise à divers instruments, pour sa mémoire, sans grande illusion sur mes aptitudes, mais dès que je tentais alors, dès que je tente aujourd'hui, de jouer

Chopin, dès que j'entends ses mazurkas, ses polonaises, je me sens incroyablement proche de mon grand-père, Stanislas Dabrowski.

Surtout depuis ce fameux jour de printemps 2004, et de cette étrange invitation. En l'acceptant, j'étais loin d'en mesurer son incidence sur notre vie. Loin de penser que mon départ vers Lille allait me rapprocher de mes racines polonaises. Des années plus tard, je me dis que l'âme de mon grand-père a guidé mes pas. Chaque famille recèle ses secrets, ses démons. Se taire, minimiser les drames, ne pas dévoiler, ni susciter de questions. Rien n'a changé depuis la nuit des temps. Mais il suffit parfois d'un grain de sable pour enrayer le bel ordre établi, faire s'effriter sa trompeuse carapace. Un vent qui viendrait balayer les habitudes, rendre audibles les chuchotements obscurs. Ce vent subversif, c'était moi.

J'étais alors âgée de vingt-cinq ans...

Lille, début du printemps 2004

Je suis venue au monde un soir d'octobre 1978 tandis qu'une rumeur joyeuse se répandait dans toutes les paroisses des alentours : « Le nouveau pape est polonais ! »

— Un miracle, proclama ma grand-mère.

Où était le miracle ? L'élection du pape Jean-Paul II, originaire de sa région de Pologne, ou la naissance de la petite Anne-Sophie ? Les deux dans l'esprit de la Polonaise.

Anne-Sophie. Nantie de ce prénom double par ma mère, qui y voyait une certaine grandeur, je préfère le surnom que me donne ma grand-mère : Hania, Anne en polonais.

— Il résonne comme un conte slave.

Mon patronyme, Koslowski, évoque la Pologne. Enfant, je n'échappais pas au refrain habituel :

— Tu es polonaise ?

— Non, française ! répliquais-je, irritée.

Mon embarras s'émoûssa. Les noms d'origine étrangère abondent en France. On en oublierait presque la consonance polonaise. Peu à peu, mon agacement se mua en un sentiment de fierté.

La France est mon pays, *La Marseillaise* est mon hymne, et la Pologne, mon rêve.

Pays de cœur, que je découvrais par les traditions culinaires, les danses, la chorale, les fêtes. Le film poignant de Roman Polanski *Le Pianiste*, sorti presque deux ans auparavant, m'avait bouleversée à un point inimaginable. Le regard terrifié de l'acteur était devenu celui de mon grand-père, de ses compatriotes assassinés, de sa terre meurtrie. C'était aussi le pays de mon inspiration, de mon univers mi-français, mi-slave, que je transportais déjà dans mes dessins et mes peintures. Je ne me sentais pas encore pleinement l'héritière de ces Polonais émigrés, mais rêvais d'y emmener ma grand-mère Wanda. Une partie de sa famille vivait au « pays ». Un voile recouvrait ses yeux couleur ciel en évoquant sa petite sœur.

— Je ne la reverrai sans doute jamais.

— Je ne...

— Quand on a une petite sœur, il ne faut pas la perdre de vue. Je suis une enfant unique.

Wanda soupirait, puis la lumière revenait sur son visage rond et avenant.

— Je t'ai, toi, tu es mon soleil.

Mon enfance heureuse, je la dois à ma grand-mère. Petite fille, je passais la majeure partie de mon temps chez elle.

De famille ouvrière, plutôt brillante à l'école et bosseuse jusqu'au bac, j'avais suffisamment glandé en fac, puis dans une école d'art. Je gagnais ma vie comme hôtesse d'accueil dans l'hôtellerie. En attendant, me disais-je. En attendant quoi ? Sympathique comme job, mais rien à voir avec mes aspirations.

Tout ça pour une histoire d'amour décevante, des griffures au cœur, un garçon qui m'avait pourri l'existence pendant cinq ans. J'avais perdu mes illusions, et assez de temps à croire à de vaines promesses. Je lui manquerais un mois, six au plus.

Tout ça pour rester auprès d'une mère dépressive. Pour tenter de l'aider. En vain. Après maintes tergiversations, je m'étais enfin

décidée. Lille était proche, mais assez lointaine pour échapper à « l'influence nocive » de ma mère, selon les termes redoutables de Wanda.

Ma mère m'aimait, je le constatais avec soulagement dans un geste tendre, je le devinais dans son regard, ses mines désolées. Un sourire timide, dans ses bons jours, un sourire qui s'éteignait vite ou se transformait en rictus. Jamais violente, parfois excessive ou repliée sur elle-même et son mal-être. Elle était si triste. C'était déprimant pour l'enfant, puis la jeune fille que j'étais devenue, et je filais, invariablement, retrouver la joie de vivre, les rires, les chants d'une grand-mère compréhensive, profondément croyante, gaie, en dépit d'un veuvage précoce.

Faute de pouvoir m'appuyer sur mes parents, Wanda était mon pilier, mon soutien, ma bienveillante conseillère. Cette femme ne m'a jamais dicté sa loi. Elle avait peu fréquenté l'école, mais prenait soin d'employer les mots justes, les tournures françaises, comme elle tenait aux bonnes manières, à la politesse, et à une propreté impeccable dans son logis. Pour l'honneur des « anciens » et « pour remercier »,

disait-elle. Je ne cherchais pas plus loin. C'était ainsi, et c'était bien. Sage, apaisante, joyeuse et si tendre. Je pensais avec candeur que sa vie avait été douce, sans aspérités. Des yeux si lumineux ne pouvaient avoir côtoyé les ténèbres. Je ne soupçonnais pas les affres qu'elle avait endurées, j'ignorais que sa joie de vivre venait d'abord d'une énergie farouche, d'une espérance sans faille, et que l'expression « une volonté à toute épreuve » lui convenait parfaitement.

Wanda ne voyait que le bien-être de sa petite-fille. Sa liberté. Repliée sur des frustrations inconnues, incurvée sur une tristesse insondable, ma mère ne me parlait pas. Ou si peu. Mon père était un brave homme, courageux, mais qui m'exaspérait. Il semblait avoir baissé les bras dans son foyer. Par pudeur, ou lassitude. Et moi, je me sentais impuissante, et en colère. Mais, grâce à Wanda, je n'étais pas entachée par la profonde et mystérieuse mélancolie qui minait maman.

— Tu as besoin de vivre sans nous.

— Je suis anxieuse pour maman. Elle est si mal dans sa peau, tellement insatisfaite...

— Elle sait que tu l'aimes, tu ne peux rien faire d'autre pour elle, sinon suivre ta voie, ton destin. Tu dois saisir toutes les opportunités qui s'offriront à toi dans le domaine de l'art. Tu es curieuse, ton imaginaire est fertile, tu as l'âme d'une artiste. Ne laisse pas s'éteindre ta lumière.

Je devais changer de vie. Wanda avait raison. Afin de m'inciter à partir, elle s'était ligüée avec l'une de mes voisines dans la cité, Juliette, douée pour les relations, comme Wanda pour le bonheur.

Ma grand-mère en avait fait sa complice. Elle la connaissait, comme moi, depuis l'enfance, et l'accueillait journallement pour le goûter. N'ayant pas connu la sienne, Juliette aimait ma grand-mère. Mais qui ne l'aimait pas ?

Elle adorait encore plus ses spécialités polonaises. En classe, nous étions deux Françaises du Nord, avec deux noms aux consonances étrangères, héritages de grands-parents immigrés. Un cousinage en quelque sorte, et nous nous en amusions. Mais contrairement à moi, elle ne traînait pas de « boulet familial », rien ne freinait son ambition. Elle avait réussi